

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



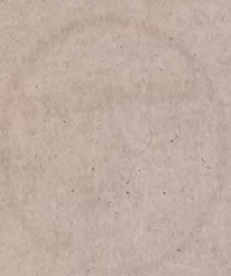
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

L'ORDRE NATIONAL

O U

LE COMTE D'ARTOIS,

INSPIRÉ PAR MENTOR,

DÉDIÉ AUX ETATS GÉNÉRAUX.



1 7 8 9.

THE NATIONAL

OF

THE UNITED STATES

OF AMERICA

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE



P R É F A C E

Stupete Gentes.

LA liberté de la Presse n'a point encore éteint la fureur d'écrire ; tout Citoyen prend aujourd'hui la plume ; & tous ces écrits offrent-ils la paix & l'ordre qui peuvent seuls sauver la France du bouleversement effroyable où elle se trouve entraînée ?

Cette liberté de Presse , qui a exalté la tête des ennemis du repos public , semble ravir aux bons Citoyens les moyens de communiquer leurs salutaires réflexions pour le bien de la Patrie. Ce n'est plus qu'en tremblant qu'un Ecrivain intègre & véridique peut donner ses avis ; s'ils tendent à calmer les têtes exaltées , à désarmer les cœurs furieux , son Ouvrage est proscrit , & sa personne est en danger.

Quel est le parti sage qu'il reste à

prendre à un cœur sans reproche , qui n'a eu que le fatal mérite d'avertir de loin ses Concitoyens des maux qu'ont produit les longs débats des États-Généraux , & de ceux qu'il prévoyoit encore.

Je prendrai pour texte ce Vers d'Aménaïde dans Tancrède :

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

& l'indépendance produira à la fin de nouveaux abus plus terribles & plus nuisibles à la Patrie que ceux qui ont fait le malheur de la France depuis tant de siècles. Le François s'est fait un nouveau caractère , & n'a conservé de l'ancien que le sarcasme & l'inconscience. C'est au milieu des cruautés qu'il trouve encore à placer ses bons mots. Je fais que ce genre fait fortune en ce moment ; & malgré mes efforts à le repousser , cet esprit François , en dépit de moi-même , vient caresser ma raison. J'en demande pardon au beau sexe , à qui j'adresse quelques réflexions à la fin de cette Préface. Sans doute il ne me pardonnera pas de le traiter

avec cette vieille franchise , lui qui contribue aujourd'hui à entretenir les esprits dans une férocity qui , jusqu'à ce jour , nous étoit inconnue.

Il faut donc ramener le mien dans le bon chemin. Auteur ignoré , foible & chétif animal , ton génie malin perce à travers tes efforts vertueux ; tu n'as que de bonnes vues , du zèle , & ce n'est pas le talent du jour. Cependant je ne saurois m'arrêter.

Si les hommes en général étoient bons , justes & vertueux , cette révolution auguste feroit à jamais le bonheur des François & l'exemple de l'Univers.

Mais peut-on se dissimuler que la Noblesse & le Clergé vaincus , ne laissent de longues traces de leur animosité. Les vainqueurs peuvent seuls en arrêter les effets.

Si l'on en juge d'après le nombre des meurtres & incendies qui se commettent dans la France , que n'avons-nous pas à craindre , & quels peuvent être les auteurs d'aussi horribles complots , si ce n'est des brigands ? Ils circulent dans les campagnes , ils errent

dans les Villes. Le nombre s'augmente à chaque instant, les uns par caractère, les autres par désespoir; & bientôt nous ferons assiégés par des scélérats ennemis de la Noblesse, du Clergé, du Tiers - Etat & du repos public.

Les Princes, d'un autre côté, furieux & désespérés de se voir réduits à fuir leur Patrie, pour en éviter les excès, pourroient-ils aller chez l'Etranger, non-seulement demander un asyle, mais réclamer le lien sacré qui réunit tous les Souverains & le pacte qu'ils ont fait de se servir mutuellement dans des guerres intestines. Quels malheurs divers menacent la France! & tous partent de la même cause. Les brigands ravageant & pillant les campagnes, les scélérats jetant l'alarme & l'épouvante dans les Villes, divisant les esprits & ne les portant qu'à la révolte, nous ouvrent une carrière d'abîmes où nous courons peut-être sans nous en appercevoir.

Des Princes, dit-on, peuvent arriver de toutes parts à la tête de Troupes étrangères. Gardons-nous de crain-

dre une femb!able démarche ! Des Princes François ne livreront point leur Patrie , fût - elle ingrate à leur égard.

Je ne fais fi les craintes , que j'ai vu fe réaliser , m'en inspirent aujourd'hui de nouvelles ? Mais je ne vois que troubles , brigandages & l'approche d'une guerre civile.

Pour prévenir des maux fi funeftes à la Nation , il n'y a qu'un moyen , auffi fimple que falutaire , auffi falutaire qu'augufte , ce feroit de s'occuper attentivement à écarter les brigands , à les éloigner du Royaume , & de rappeler en France les Princes qui lui appartiennent , & qui lui font précieux.

Ils font nés pour la défendre & non pour l'attaquer , & ces Princes , rappelés par la voix publique , revoleront avec transport vers le climat qui les a vu naître , qu'ils chériffent & qu'ils aiment avec tendrefle. Toutes les minutes qu'ils paffent éloignés de leur pays , malheureufement trop agité , font pour leur cœur des fiècles de tour-

ment. Revenez, Princes, revenez dans des lieux où tout vous attache ; n'y portez plus le fanatisme des droits justement anéantis ; soyez égaux dans cette crise nationale avec tous les Citoyens, comme vous l'êtes au combat, sur le champ de bataille, au milieu de vos Soldats. Le canon ne vous épargne point, vous ne l'évitez pas même ; & quand la raison vous montre cette égalité pour l'intérêt de l'Etat, pourriez-vous la combattre ? Ce combat n'est que l'effet d'un préjugé trop enraciné dans les fastes des blasons ; le pinceau de la sagesse vient d'en effacer l'orgueilleux caractère, & le titre de Prince ne peut être embelli aujourd'hui que par celui de bon Citoyen & de sujet soumis aux volontés d'un Monarque qui ne desire que le bonheur de tous ses Peuples ; mais ces Peuples seront-ils moins bienfaisans & moins généreux que lui ? pourront-ils s'empêcher, pour lui témoigner leur reconnaissance, de lui demander des Princes qui intéressent chez lui le cœur & la nature ? Quelle preuve plus con-

vaincante les François peuvent-ils donner au Souverain de leur amour , que de rappeler dans leur sein le frère de leur Roi & sa Famille entière ! Cette absence agite son esprit , tourmente son cœur. Ce n'est donc plus qu'à vous , généreux François , à rendre le calme au meilleur des Rois , au plus juste des hommes. Pourriez-vous le laisser long-tems dans cette cruelle privation ? Pourriez-vous y résister vous-mêmes ? Vous êtes & vous serez toujours François , & vos Princes ne cesseront jamais de vous être chers. Tels sont mes sentimens , & ces principes n'auront rien qui vous étonne. J'ose même les développer dans un moment où tout inspire la terreur pour un aussi généreux projet ; mais en le présentant , je le sou mets au Tribunal de l'équité. S'il est déplacé , c'est dans les ténèbres qu'il s'évanouira ; s'il est au contraire utile , il obtiendra l'estime publique.

Quant à l'Ordre National , proposé par Mentor , je desirerois que les Dames eussent part à cette marque de distinc-

tion. Partageant sans cesse nos plaisirs & nos peines , pourquoi ne partageroient-elles pas nos récompenses ? Enfin , si je ne craignois pas de hasarder mon opinion , je prouverois qu'elles ont grande part à la commotion générale. Elles font tant de mal quand l'amour-propre n'excite pas chez elles toutes les vertus ! Mais quel bien ne produiroient-elles pas , si l'on piquoit cet amour-propre , si on l'excitoit , si on le dirigeoit vers l'honneur & les talens.

Les femmes auront donc le droit de prétendre au cordon national , quand le mérite & les vertus les distingueront de leur sexe. Si la coquetterie des femmes a charrié le luxe & la dépravation dans le Royaume , il faut chasser ce vice de la France , comme une maladie contagieuse qui ne peut être déracinée que par la récompense des vertus. Le mérite des femmes sera cependant regardé de plus près que celui des hommes , sur-tout en Littérature. Je ne veux point que ce soit dans un boudoir qu'un Auteur officieux offre des lauriers à une belle ,

quand elle n'aura rien fait pour les obtenir. La femme qui prétendra à l'Ordre National par ses Ouvrages , donnera la preuve authentique qu'elle en est seule l'Auteur.

Celle qui présentera un Ouvrage digne de cette faveur , éprouvera un examen de quatre Officiers de l'Ordre , qui seront nommés pour cette fonction.

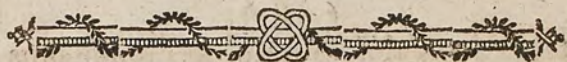
Il faut convenir que les Dames ont actuellement la science infuse , ou une grande influence sur les causes divines , & qu'un secret particulier entre les divinités , & le beau sexe rend les femmes supérieures aux hommes en prétention , pénétration & en politique. Elles ont réuni tout à coup cet avantage sans étude ni connoissances profondes.

Une ignorante laisse échapper des traits de lumière qui nous étonnent , & nos savantes des chef-d'œuvres que la main des hommes n'a pas perfectionnés , à quelques fautes près d'orthographe & de François.

Cette épreuve rigoureuse ne fera

exercée qu'autant que l'Auteur ne
fera point connu par le public; le
vrai mérite n'a pas toujours de la
célébrité, & dans ce cas le cordon
National fera connoître des talens sou-
vent ignorés.





L'ORDRE NATIONAL,

O U

LE COMTE D'ARTOIS,

INSPIRÉ PAR MENTOR,

DÉDIÉ AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX.

JE t'inspire, je te parle, je te presse :
reconnois ma voix, auguste prince ;
la gloire t'attend au milieu des Fran-
çois conjurés contre toi. Conjurés
contre toi ! Quelle erreur a égaré
leur amour ? mais ne crois pas à leur
serment, crois plutôt à leur générosité.
Errant & désespéré, tu gémis dans le
fond de ton cœur d'avoir perdu leur
amitié ; pour t'en punir, tu fuis la
cour, tu abandonnes ta Patrie & tu
enlèves à la France des enfans qui
lui sont chers & qui lui appartiennent.

Tu ne peux disposer de ton sort,

te ne peux t'éloigner de la France sans indisposer de nouveau tous les esprits contre toi ; il faut me suivre , il faut voler vers ta Patrie & bientôt tu entendras un Peuple entier te demander tes fils , te demander toi-même.

Mais pour te toucher par un tableau plus frappant , je veux te retracer une image déchirante de la Cour à ton départ. Vois ton épouse languissante , accablée du plus terrible de tous les malheurs. Te voir étoit sa seule satisfaction , embrasser ses enfans à chaque minute du jour étoit son seul bonheur sur la terre. Y en a-t-il de plus grands , de plus sensibles pour une tendre mère ? & sans prévoir ses maux sur des pertes aussi chères , tu la plonges vivante dans un cercueil effroyable. La mort n'est rien pour les malheureux ; mais vivre sans voir ce que l'on aime , c'est mourir à chaque instant dans des tourmens affreux. Sa situation t'afflige , t'alarme , & sans me consulter tu l'appelles auprès de toi. La France consternée se voit encore privée d'une Princesse chérie. Ton départ étonna tous les esprits , & vos destinées sont

un mystère. Je vois la Nation pénétrée de cette nouvelle perte. Je la vois se préparer à demander au Roi le retour des Princes chers à la Patrie.

Elle ne peut se dissimuler que tu fus trompé : le flambeau de la raison qui guide toujours les hommes éclairés, lui a découvert la vérité.

La vie de l'homme est un tissu d'usurpation, de réclamation & de restitution. Cette dernière ne s'obtient aujourd'hui que par la force & le courage ; & quand le Tiers - Etat est devenu tout-puissant , & qu'il est vainqueur , pourroit-il s'empêcher de prévenir en générosité les vaincus ?

Elle fut toujours le partage des vainqueurs , & ce sentiment fut donné en préférence au caractère françois. Le moment de la vengeance ne permet pas ces augustes réflexions , mais sois persuadé Prince , que ces nuances d'équité sont actuellement sous leurs yeux.

Le projet de la Noblesse étoit violent ; il est considéré , même comme un attentat le plus atroce ; le dessein , dit-on , étoit de faire périr tous les habitans de la capitale ; ce dessein est

trop absurde pour que le sage y ajoute foi : c'étoit s'armer contre soi-même ; mais on te présenta le danger de la Patrie, on te persuada qu'on ne pouvoit la sauver que par la force & la violence, qu'il falloit , par le secours des troupes & des canons, assiéger Paris, & que par la crainte & la terreur on rameneroit les esprits sans répandre une goutte de sang.

Projet aussi odieux que mal conçu ! Tu crus sauver par les armes, ce que tu pouvois gagner par la douceur & la clémence. Tu promis tout, le moment étoit pressant, on te peignit avec danger ce moment orageux, & tu crus sauver tous les François, en leur présentant le canon & les armes.

Souvent ces entreprises avoient réussi dans des temps où les Peuples étoient soumis, non-seulement à leur Souverain, mais encore au plus petit gentilhomme. Les temps sont changés & même les mœurs. La férocité étrangère jusqu'en ce moment chez les François est devenue aujourd'hui leur passion ; pour la changer, change toi-même ton caractère altier en sentimens

mens plus modérés envers tes concitoyens ; ce n'est pas l'ennemi que tu combats, ce sont tes frères, qui te tendent les bras & qui t'appellent dans leur sein.

Ton enfance est toujours présente à leurs yeux ; dès l'âge le plus tendre tu montras un caractère ferme, décidé, martial & généreux, le fera-t-il moins quand la sagesse te parle !

Songe que le courage doit céder lorsque la force l'emporte, que la bravoure est imprudente, quand elle n'est pas guidée par la clémence dans de pareilles époques.

Que désirent les François ? la prospérité de l'Etat, l'autorité du Roi affermie pour le bien général, le salut de la Patrie & le soulagement du Peuple. Tu formes les mêmes vœux, mais tu les exprimes d'une manière trop forte ; ton ame est ardente, fière, belliqueuse, & l'usage que tu fais de dons aussi précieux t'a attiré injustement la haine publique.

Mais si un seul jour t'a fait perdre son amour, un seul suffit pour te le faire recouvrer ; tu ne peux le gagner

à la pointe de l'épée, tu ne l'obtiendras que par la générosité & la modération; ces vertus sont dignes de ton courage, si la sagesse aujourd'hui ne peut te déplaire. Que dis-je? te déplaire! tu m'as devancée, tu m'as appelée à ton secours & la providence divine a fait descendre dans ton cœur un nouveau rayon de lumière. Ces circonstances pénibles, ces révolutions orageuses te donnent l'expérience d'une longue vie; mais cependant qui peut te condamner sans t'estimer?

Le Duc d'Orléans s'est immortalisé en prenant les intérêts du parti le plus fort, & crois-tu, Prince, que tu seras moins admiré par la postérité quand l'histoire fidelle lui apprendra, qu'inébranlable pour défendre le parti le plus foible, tu ne cédas enfin qu'au nom de la Patrie & au bien public?

Et vous, François, qui sentez le prix des belles actions, quand la raison vous éclaire, pourriez-vous refuser votre respect & votre vénération à un Prince qui s'est montré le défenseur des droits de tous les gentilshommes attaqués de toutes parts? Cette vérité

authentique doit fixer l'attention des Etats-Généraux. Mais que dis-je, un esprit de dissension se glisse tous les jours dans leur assemblée. Si le dernier effort du patriotisme ne les sauve du précipice entr'ouvert par la réunion de quelques énergumènes qui, loin de rapprocher les trois Ordres, y portent l'épouvante & l'effroi, tout est perdu & la chambre Nationale deviendra la fable de l'Europe & l'opprobre de son pays. Je ne puis, François, vous le déguiser, vous aurez peut-être méfuté des avantages que vous devez à la bonté de votre Souverain; votre fureur appelle sur la tête de la Patrie des maux inconnus jusqu'à ce jour, mais apprenez à respecter un Prince qui a montré seul de la fermeté & du courage. Combien ce courage vous sera-t-il précieux un jour, quand vous serez plus justes à son égard? Vous vous direz: « que l'ennemi s'avance & » nous aurons un héros intrépide dans » le frère de notre Roi; » & les François égarés auroient pu mettre à prix une tête aussi précieuse! Non

puis le croire ; ils sont incapables de cette lâcheté.

Le danger ne l'a point effrayé , la perte du Royaume s'est seule présentée à ses yeux ; semblable à son ayeul , ce Henri si cher à la France , qui s'éloigne des murs de Paris , plutôt que de l'exposer aux horreurs d'une ville prise d'affaut , qui sçait commander à tous les sentimens , même à ceux de la religion.

Je pénètre aujourd'hui tous les esprits ; les Parisiens , sans emportement , sans cruauté , sans étourderie , s'assemblent & se forment en bataillons nombreux ; les brigands confondus baissent la tête & n'osent se montrer ; l'amour de la Patrie , l'honneur seul aujourd'hui guide tous les François ; l'aspect du canon ne peut les épouvanter ; tout citoyen est tranquille dans sa maison ; la police se fait sans Soldats , sans Commissaires & les François se sont mis à l'abri des ennemis de la Patrie ; malheur à celui qui commettra une bassesse.

Les titres ne sont plus achetés , ils

doivent être la récompense des vertus & des talens. Tout se présente sous un aspect favorable; mais Prince, songe que les François ne peuvent vivre dans cette indépendance, que bientôt des prétentions particulières les défuniront, qu'il s'élèvera plusieurs partis, que les François sont nés pour vivre subordonnés aux loix d'un bon Roi, que l'honneur leur parle en ce moment, mais que le désordre, la scélératesse, la férocité peuvent succéder à ces principes d'honneur: toi seul peux aujourd'hui en arrêter les effets.

Le signal est donné, tout bon François paroît avec un ruban; que ce ruban soit bientôt le lien qui va réunir les François au Comte d'Artois; & toi, Prince, décore ton chapeau de ce ruban, demande au Roi de créer l'ordre national, demande encore d'en être nommé le Grand-Maître; cette action mémorable te ramènera non-seulement tous les cœurs, mais tu vas donner jour à une nouvelle émulation, tu vas encourager toutes les vertus des classes inférieures.

La Nation va déposer dans tes mains ces rubans qui ont été pris indistinctement, qui vont se convertir en cordon de son Ordre & qui ne seront délivrés à l'avenir que par toi.

On dira un jour que le Comte d'Artois soutint seul la Noblesse avec courage, mais la Noblesse se rendit & ce Prince se fit lui-même du Tiers-Etat, tant l'amour de la Patrie enflamma en peu de temps tous les cœurs.

Voilà, Prince, le moyen que Mentor t'offre aujourd'hui, qui peut seul te ramener l'estime, l'amitié & le respect de tous les François; ton retour en France te rendra tous ces avantages; donne à ton caractère une nouvelle vigueur, & souviens-toi, que le grand Condé n'obscurcit sa gloire que par une fausse démarche. Ce nom précieux n'en est pas moins cher à la France; le courage, la bravoure sont héréditaires dans ta maison. Sois persuadé que les François ne perdent pas de vue tant de grandeur d'ame & d'héroïsme, qu'ils

font convaincus que ces mêmes Princes exposeroient leur vie sur le champ de bataille pour défendre la Patrie, que le Soldat abbattu, ne peut se ranimer qu'à l'exemple de ces grands Guerriers. Les François en sont convaincus ; mais ils ont droit de prétendre que l'honneur & le mérite les rendent dignes à l'avenir d'approcher de ces Héros. Et toi, Prince, qui étonnes tous les esprits par une constance si rare, ne crains pas de céder, quand tous les Gentils-Hommes se rendent ; ce courage seroit soupçonné de dureté & d'injustice, si tu le conservois seul dans cette époque terrible. Pourrois-tu refuser toi-même de te rendre avec tes frères, tes amis, tes concitoyens ? Souviens-toi que ton retour sera précieux à la Patrie, & qu'on te chérira comme un Héros toujours prêt à la défendre. Ce moment est pressant, la circonstance est favorable ; fais annoncer ton arrivée, & tout le peuple volera sur ton passage : ajoutes-y l'ordre National, cette création t'immortalisera. Avec

cette conduite , qui ne laissera rien à
désirer de ta part , je m'attache à tes
pas au champ de Mars comme au
conseil , Mentor t'accompagnera par
tout , & tu feras avec moi aux yeux
de l'univers un second Télémaque.

